

qui mène à Louresse, la maison de Pierre-Basse. C'est un gros logis du dix-septième siècle, flanqué aux deux angles de tourelles. Les fiefs, domaine et seigneurie de Pierre-Basse relevaient de Doué, de la porte de Launay et de Sourches.

CHAPITRE III

LE PAYSAN DE ROCHEMENIER ET DE LA RÉGION

LA CULTURE

On peut lire dans « l'Histoire du Peuple français » : « La fin du dixième siècle montre des gens occupés à leurs travaux, à leur terre, à leurs héritages, avec un dynamisme qui étonne ».

Il semble que ces occupations et ce dynamisme n'aient guère changé à Rochemenier au cours des dix derniers siècles. La plupart des hommes cultivent leurs champs, récoltant essentiellement blé, vin et fourrage. Les femmes s'occupent des bêtes, font la traite de quelques vaches, glanent, filent, tissent, tricotent et vont aux champs avec les hommes aux moments où les travaux pressent... Bien sûr, une lente évolution s'opère, due au perfectionnement progressif de l'outillage, mais l'essentiel demeure : polyculture familiale sur une terre assez riche pour permettre au paysan de mener avec les siens une vie simple et agréable (du moins lorsque les grandes tourmentes ne soufflent pas sur la région).

Au dixième siècle l'agriculture occupe donc la plupart des habitants de la région et même une grande partie du clergé; et le régime domanial crée une étroite solidarité avec la terre. Ces conditions permettent un progrès capital pour épargner la peine de l'homme; en effet, dans l'antiquité, l'esclave doit résoudre tous les problèmes du travail de force; peu à peu le « vilain » le remplace; sans doute le cheval, le mulet, l'âne, le bœuf viennent-ils à son secours, mais mal, car le harnachement n'est pas adapté. Par exemple jusqu'au dixième siècle, le collier du cheval n'est qu'une bande de cuir souple qui entoure sa gorge et appuie à l'endroit où la trachée se présente directement sous la peau; au démarrage, le collier gênant sa respiration, il redresse l'encolure et ne peut utiliser toute sa force pour

tirer. Alors apparaît le collier d'épaule, qui prend appui sur les omoplates et permet au cheval de peser de tout son poids sur les traits. D'autre part grâce à la ferrure à clous inventée à la même époque, il peut s'accrocher à la route et ne pas user ses sabots. Enfin le dispositif en file, remplaçant l'attelage de front de l'antiquité, permet de manœuvrer avec plus de souplesse. « Désormais le cheval supplante l'homme dans tous les travaux de force; l'homme devient l'élément conducteur ». Les historiens voient là un élément essentiel de la disparition définitive de l'esclavage.

D'autre part la construction des routes s'améliore par le « sablage ». Au Moyen Age, la route est faite d'une couche de sable recouverte de pavés cubiques disposés en dos d'âne et incrustés dans le sable. Cette technique permet à la chaussée de bien supporter les variations de température, mais c'est un système onéreux; aussi, bien souvent, se contente-t-on de recouvrir le chemin d'une couche de pierrailles où se forment rapidement des ornières. Le sable s'infiltrant entre les cailloux, donne plus de solidité au revêtement et les transports par route font bientôt d'immense progrès.

Une autre idée géniale pour soulager le paysan est l'idée d'utiliser la force du vent et de l'eau. Au douzième siècle la région se couvre de moulins à ailes ou à roues. La commune de Louresse-Rochemenier conserve sur son territoire les restes de quatre moulins à eau : Moulin Neuf, Moulin de Rechaussée, Moulin de Villevert et Moulin de Poussegard et d'autant de moulins à vent : le moulin de la Bournée, les deux moulins entre Louresse et Rochemenier dits moulins Garreau et le moulin Gourré à Rochemenier même. On trouve les traces de très nombreux moulins dans toute la région.

Ce sont des idées de cette qualité, des efforts patients, des adaptations solides qui sont à la base du développement industriel et commercial du monde moderne, dont les vraies et décisives conquêtes plongent toujours leurs racines dans le génie médiéval.

L'augmentation de rendement due à ces progrès techniques a pour conséquence très appréciée la diminution des jours de corvée et par ailleurs le développement des villes. Dès lors des échanges s'établissent entre villes et campagnes. Car si le paysan trouve en ville toutes sortes de produits comme vêtements, meubles, outils... il lui revient de nourrir les artisans. Il lui faut donc produire davantage et pour cela gagner sur les terres en friches. Les défrichements se font plus importants, en particulier sous l'impulsion des ordres religieux; et la surface cultivable au treizième siècle est presque comparable à celle de nos jours.

Les méthodes de culture sont fondées sur « l'assolement biennal ». L'unité agraire de l'époque est « le manse », unité